



# REVUE DE PRESSE

FAUSTIN LINYEKULA



**FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2019

Service presse :  
Christine Delterme - [c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)  
Lucie Beraha - [l.beraha@festival-automne.com](mailto:l.beraha@festival-automne.com)  
Assistées de Claudia Christodoulou - [assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)  
01 53 45 17 13



# **Faustin Linyekula**

*Congo*

Théâtre des Abbesses – 20 au 23 nov.

## **RADIO**

Vendredi 22 novembre

**RFI / *Vous m'en direz des nouvelles* / Jean-François Cadet – de 15h10 à 15h30**

Invité : Faustin Linyekula

<http://www.rfi.fr/emission/20191122-faustin-linyekula-congo>

## **PRESSE**

La Terrasse – Novembre 2019

Nova.fr – 14 novembre 2019

Desmotsdeminuit.francetvinfo.fr – 20 novembre 2019

Hottellotheatre.wordpress.com – 21 novembre 2019

Theatredublog.unblog.fr – 21 novembre 2019

Attractions-visuelles.over-blog.com – 22 novembre 2019

Inferno-magazine.com – 10 décembre 2019

# Congo

---

THÉÂTRE DES ABBESSES / CHOR. FAUSTIN LINYEKULA

---

**C'est le pays de Faustin Linyekula. Pourtant, il lui fallait les mots d'un autre pour exprimer ses maux. C'est chose faite avec l'auteur Éric Vuillard, pour une création mêlant danse, théâtre et chant.**

Faustin Linyekula n'a jamais minimisé son engagement pour son pays. Même invité sur les plus grandes scènes internationales pour ses créations, des commandes ou en tant que pédagogue, il est revenu habiter au Congo pour fonder les Studios Kabako. De Kinshasa à Kinsangani, il œuvre pour apporter un soutien aux artistes de son pays, dans une proximité avec les communautés. Son ancrage dans le paysage politique et culturel de son pays va de pair avec la recherche et la réhabilitation d'une histoire méconnue puisque selon lui et d'après le rapport du Haut-Commissariat des

Nations Unies aux Droits de l'Homme, « 25 % des enfants qui finissent leur enseignement secondaire en Belgique ne savent même pas que le Congo a été une colonie belge ». Comment en parler aujourd'hui ?

## **Le colonialisme passé au crible**

Le fait est d'autant plus douloureux que l'on parle, pendant la période léopoldienne, de millions de morts, d'exploitation des ressources du pays, de violences, de mutilations... Linyekula reprend par exemple à son compte la description faite par Éric Vuillard dans *Congo* des atrocités des « mains coupées », qui résonnent aussi dans les chants du peuple Mongo portés par la comédienne Pasco Losanganya. Plus encore, le processus de création l'a mené à s'immerger dans la forêt d'hévéas, celle-là même qui a justifié l'exploitation et la traite des Noirs. Il y a ramené des états de corps, des sons, et une base pour faire s'entremêler les partitions chorégraphiques, textuelles et chantées du spectacle. Au cœur des secrets enfouis de l'histoire coloniale, il sonde les profondeurs de son corps, des souvenirs d'enfance, et l'infamie, tout en conservant les marques d'humour du texte de Vuillard.

**Nathalie Yokel**



Entre théâtre et danse, Faustin Linyekula dans les chemins de l'histoire du Congo.

Nova.fr – 14 novembre 2019

# Festival Migrant'Scène de la Cimade | Paris-IDF

Du 15 novembre au 10 décembre partout en Île de France!

---

14 novembre 2019 • Par Nathalie Gardner

Fondé en 1939, **la Cimade** est une association de solidarité active et de soutien politique aux migrants, aux réfugiés et aux déplacés, aux demandeurs d'asile et aux étrangers en situation irrégulière. Et si vous êtes bons avec les chiffres (quick maths), vous compterez qu'ils s'agit cette année des 80 ans de l'asso. Elle organise depuis 10 ans **Migrant'Scène** (c'est donc un double anniversaire!), un festival qui parle des migrations et qui s'est consacré à replacer l'hospitalité au coeur de notre société du rapport à l'autre quel qu'il soit.

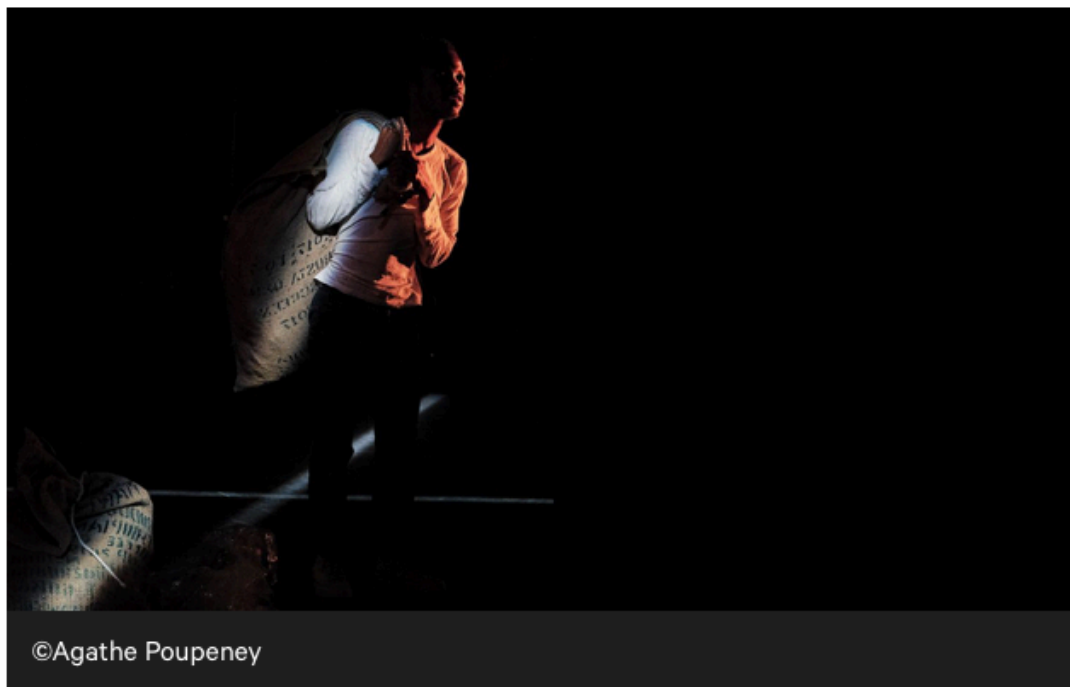
Cette année, du 15 novembre au 8 décembre échanges et nouvelles initiatives écloront autour de la thématique "**Résistance(s)**". Comment et pourquoi résister, mais surtout, contre quoi ? Ces questions seront les fils rouges d'un richissime programme : *projections, débats, concerts, théâtre, expositions, performances, avec des historien-ne-s, des dramaturges, des artistes, des musicien-ne-s exclu-e-s, des citoyen-ne-s solidaires, autant de rencontres et d'échanges dans 20 lieux à Paris et en Île-de-France*. En bref, un bourdonnement des esprits et des coeurs autour d'un projet chaleureux et utile!

Et concrètement ? À chaque performance ou événement, son échange/débat.

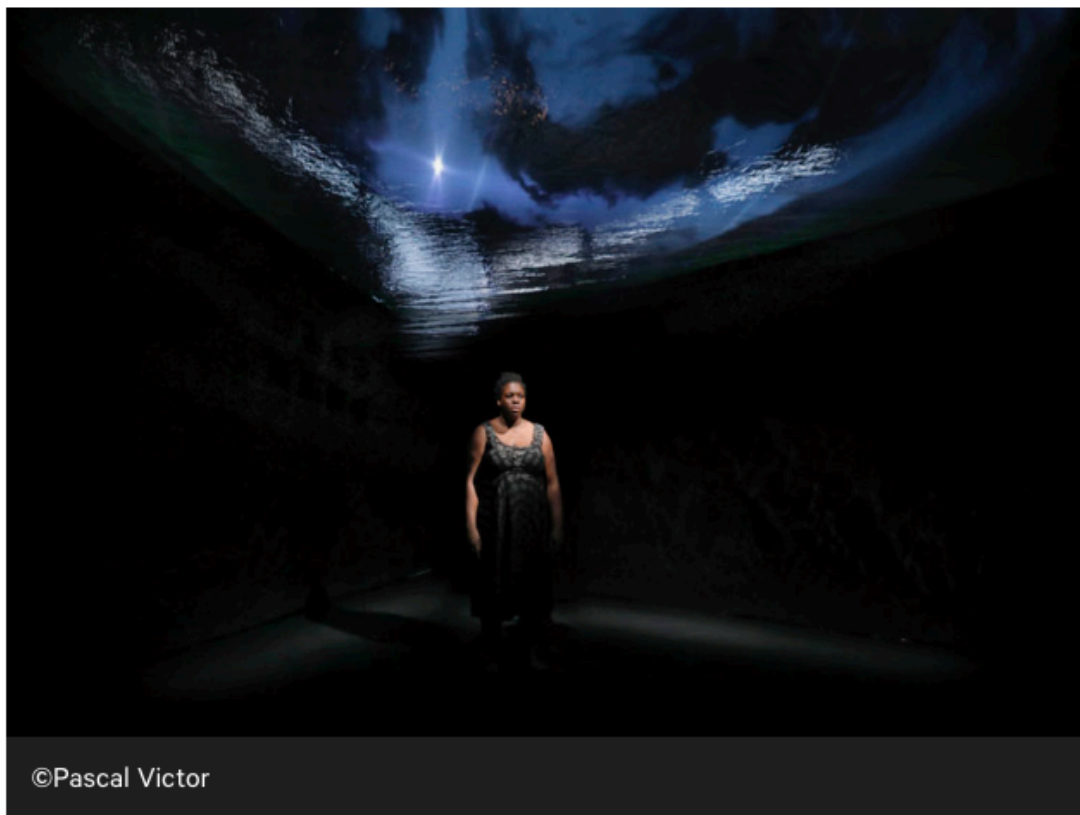
**Mardi 19 novembre au Théâtre La Colline à Paris**, une soirée théâtre et échange autour de la pièce ***Points de non-retour [Quais de Seine]*** imaginée par **Alexandra Badea**. Plongés dans le contexte de la manifestation du 17 octobre 1961 à Paris et la répression meurtrière des manifestants Algériens qui a suivi, les spectateurs seront invités à questionner le rôle ainsi que le concept même de l'Histoire officielle.



**Vendredi 22 novembre au Théâtre de la Ville**, le danseur congolais **Faustin Linyekula** propose une interprétation du récit d'**Eric Vuillard**, ***Congo***. Une mise en scène dansée, chantée, exprimée par tous les moyens qui lui sont possibles, de l'histoire sombre de son pays natal colonisé.



**Samedi 23 novembre au Théâtre Louis Aragon** à Tremblay-en-France  
***Anguille sous roche*** mis en scène par **Guillaume Barbot**, d'après le roman d'Ali Zamir avec **Déborah Lukumuena**. Monologue étourdissant d'une jeune femme puissante, vibrante et révoltée face aux noyés trop souvent oubliés.



**Mardi 10 décembre**, un spectacle imaginé, conçu et avec **Marie Payen**, en étroite collaboration avec **Leila Adham** intitulé ***Perdre le Nord***. Les paroles recensées par l'actrice auprès de déclassé.e.s, d'exilé.e.s, sur le trottoir, dans des camps de fortune seront enfin entendues dans l'enceinte du **Théâtre du Rond-Point à Paris**.



© Arnaud Bertereau

Nova vous offre des places pour ces représentations ! Jouez juste en dessous avec le mot de passe de la page fb [Nova Aime](#)

Desmotsdeminuit.francetvinfo.fr – 20 novembre 2019

## “Congo” 🎭, Faustin Linyekula aux sources d’un pays qui n’existe pas

Hugues Le Tanneur 20/11/2019 0 386



© Agathe Poupenny



**Le chorégraphe et danseur s'inspire du récit d'Eric Vuillard pour raconter dans un spectacle sobre et intense, à la fois parlé, chanté et dansé, comment le sort de l'Afrique noire s'est noué à la fin du XIX<sup>e</sup> avec le partage de ce continent entre plusieurs puissances coloniales. Une création dont la beauté âpre bouleverse par sa vérité.**

En diagonale un trait lumineux traverse l'obscurité diffuse. Il y a des sacs entassés – marchandises en attente de quelque destination lointaine, en Europe, peut-être, ou en Chine. Il y a aussi une table sur laquelle traîne un sac abandonné. On pourrait être au bord d'un fleuve à la lisière de la forêt quelque part en Afrique équatoriale. La nuit commence à tomber, une chaleur enveloppante imprègne l'atmosphère. Moment propice pour raconter des histoires, même si on n'a pas forcément prévu de se lancer dans des péripéties détaillées.

De fait les mots surviennent en quelque sorte d'eux-mêmes, naturellement comme si l'espace conçu avec soin par **Faustin Linyekula** les y invitait. La façon dont, en quelques secondes, le chorégraphe installe dans Congo le climat à la fois mental et sensoriel qui va servir de cadre au récit non seulement énoncé, mais aussi chanté et dansé éblouit par son apparente simplicité.

Conçu à partir d'un texte d'Eric Vuillard, ce spectacle créé en mai à Bruxelles lors du *Kunstenfestivaldesarts* nous plonge au cœur d'un drame très contemporain, celui d'un continent confronté à une situation sociale, économique et politique compliquée, dont l'origine remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Comme le raconte **Daddy Monada Kamono**, comédien et danseur qui assume le personnage du narrateur, le sort de l'Afrique s'est joué loin de ce continent. C'est en effet à Berlin que, le 15 novembre 1884, à l'initiative du chancelier allemand Bismarck, les puissances européennes mais aussi la Turquie se sont réunies autour d'une table avec à l'ordre du jour un projet de bonne entente pour se partager une partie importante de l'Afrique dans ce que l'on peut décrire comme "*la plus grande chasse aux trésors de tous les temps*".

Très vite à la suite de cette première rencontre, les protagonistes vont s'intéresser plus particulièrement à une région précise, le bassin du Congo. Ils tracent des plans, esquissent des territoires définis plus ou moins arbitrairement, rêvent aux richesses qu'ils s'appêtent à exploiter. Dans le fond du plateau, Daddy Monada Kamono, mais aussi Faustin Linyekula et à ses côtés la chanteuse, comédienne et danseuse **Pasco Losanganya** lèvent les bras, mains en l'air comme s'ils étaient braqués par une arme.

Bientôt Faustin Linyekula danse dans le halo lumineux qui traverse la scène tandis qu'un sac sur l'épaule Daddy Monada Kamono poursuit le récit de la mise en coupe franche de la région par le Royaume-Uni, La France, l'Allemagne et la Belgique. Au centre du plateau, un cercle lumineux évoque autant une clairière qu'une cible. La table sur laquelle ils mettent le couvert devient la fameuse table du palais Radziwill à Berlin où le gâteau africain a été partagé.



© Agathe Poupeney

En fait de gâteau, c'est plutôt de chair humaine qu'il s'agit comme le suggère la présence des trois danseurs debout sur la table. Des lignes frontalières sont dessinées sur le dos et le ventre de Pasco Losanganya. L'Afrique est un corps humain que l'on s'apprête à dépecer. Elle chante en langue Mongo des motifs répétitifs. Plus tard ils danseront tous les trois en riant – un rire étrangement mélancolique avec en même temps des accents sarcastiques. Peut-être parce que vient d'être évoquée la figure de Léopold, roi des Belges, lequel a personnellement bénéficié de l'exploitation des sols et du sous-sol africain au mépris des vies humaines.

## Caoutchouc et mains coupées

Une brume teintée de rouge envahit le plateau, lumière crépusculaire d'un soleil couchant équatorial, mais aussi rappel du sang versé pour le profit des exploitants européens – qu'il s'agisse des mines ou des plantations, en particulier d'hévéas. À plusieurs reprises les danseurs tombent sur les sacs comme d'épuisement. Un peu plus tôt sur un écran, on a vu la pirogue d'Henry Morton Stanley remonter le fleuve Congo. Stanley, le célèbre explorateur, appointé par le roi Léopold, dont les rapports alléchants sur les richesses potentielles de cette région du monde ont joué un rôle décisif dans la décision de les exploiter. Stanley achète à tout va des terres au profit de Léopold. C'est le début d'une colonisation sans vergogne particulièrement cruelle. Avec la création d'un pays, qui en réalité n'existe pas. *"Le Congo, ça n'existe pas. Il n'y a qu'un fleuve et la grande forêt. Ça fait quatre-vingt fois la Belgique et même quatre-vingt fois rien, ça finit par faire quelque chose."*

La ressource principale, c'est le caoutchouc, qui loin de faire le bonheur des populations locales devient une malédiction. Car cette exploitation intensive se fait sous la menace d'aventuriers sans scrupule, prêts à tout pour s'enrichir le plus vite possible. Parmi eux Léon Fiévez, sans doute le plus impitoyable. On dit qu'il inspira le personnage de Kurtz dans le roman *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. De Fiévez, le conteur nous dit avec les mots d'Eric Vuillard qu'il fut *"une sorte de roi. Un roi au milieu des lianes exploitant un peuple de fantômes"*. Il ajoute: *"Son dégoût est plus épais que le fleuve Congo, plus venimeux que les petits serpents de la forêt, plus affreux que le visage des cadavres."*

Pour punir ceux qui selon lui ne récoltaient pas assez de caoutchouc, Fiévez ordonne qu'on leur coupe les mains. C'est le début d'une folie meurtrière. Une fois, en une journée, 1308 mains droites sont apportées à Fiévez. Impossible de se faire une idée de toute l'horreur que de telles pratiques signifient mais quand apparaissent à l'écran des photos d'enfants aux mains coupées le cœur vous remonte jusque dans la gorge. Et cela de façon d'autant plus troublante qu'est posée la question de savoir ce qu'on a bien pu faire de toutes ces mains.

C'est alors que les réponses suggérées par le narrateur nous ramènent au présent et à l'exploitation qui continue de plus belle, même si c'est sous d'autres formes, de tant de pays – et pas seulement le Congo – qu'on n'appelle même plus *"en voie de développement"*. Des mains dont le narrateur nous dit que, peut-être, on en fait *"des semelles, ou des préservatifs, ou des smartphones ou des batteries de voitures électriques..."*

En s'inspirant du récit d'Eric Vuillard pour le mettre en situation dans l'espace du plateau, devenu à la fois un espace mental et le lieu possible d'une veillée africaine où l'on entend raconter des histoires anciennes avec des chants et des danses et cela en s'appuyant sur une très efficace simplicité formelle, **Faustin Linyekula** signe un spectacle d'autant plus réussi qu'il renoue avec la tradition des conteurs de son pays tout en étant résolument contemporain.



**Congo, de et par Faustin Linyekula, d'après Eric Vuillard**

**avec Daddy Moanda Kamono, Faustin Linyekula et Pasco Losanganya**

**création sonore Franck Moka, Faustin Linyekula, création lumière Koceila Aouabed**

**> 20 au 23 novembre au théâtre des Abbesses, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris**

**> 27 au 30 novembre au Théâtre de Vidy, Lausanne (Suisse)**

**> 4 au 6 décembre au HAU Berlin (Allemagne)**

**> 21 janvier 2020 au Parvis, Tarbes**

**> 24 et 25 janvier au Théâtre Garonne, Toulouse**

**> 1<sup>er</sup> et 2 février au Manège, Reims**

**> 5 et 6 février à La Vignette, Montpellier**



Congo, conception et mise en scène de Faustin Linyekula, texte de Eric Vuillard (Editions actes Sud).

Crédit photo : Agathe Poupeney.



**Congo**, conception et mise en scène de **Faustin Linyekula**, texte de **Eric Vuillard** (Editions actes Sud).

Le travail chorégraphique, musical et théâtral de Faustin Linyekula porte, depuis longtemps, sur le Congo et l'Afrique, et sur les actions entamées depuis les indépendances, n'oubliant pas la période coloniale, mais évitant de l'aborder, de crainte de paraître l'utiliser pour justifier l'incapacité du Congo à se gérer aujourd'hui.

Le chorégraphe préférerait repérer et souligner les responsabilités de son peuple dans la réalité des malheurs et des ruines provoqués depuis les années 1960 au Gabon, jusqu'au jour où il trouve, dans le récit *Congo* (2012) d'Eric Vuillard, une vision autre et juste.

« *Le Congo n'existe pas, il n'y a que la grande forêt, un fleuve...* »

Dans le fleuve, des vies et des morts accumulées, tandis que la forêt incarne une peur bestiale que le calme tient endormie, tenant le soleil sous la terre, près du bois.

En 1884, à la conférence de Berlin, les grandes puissances se partagent l'Afrique et créent l'Etat indépendant du Congo, une « simple » entreprise commerciale.

*« Or, bizarrement, ce ne furent ni les Français ni les Anglais qui organisèrent l'indispensable négociation qui devait fixer entre les conquérants un code de bonne conduite, ce fut Bismarck, le chancelier d'un empire tout à fait débutant en la matière, sans expérience coloniale, qui convia treize des nations les plus déterminées. »*

On connaît l'ironie tranquille de l'auteur – un sarcasme feutré, un esprit satirique, un art de l'inventaire, la désinvolture souriante de ses énumérations et accumulations.

Bismarck convia donc à Berlin un ensemble considérable de pays, la France, le Royaume-Uni, les Etats-Unis, le Portugal, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Russie, la Suède et la Turquie.

*« On n'avait jamais vu ça. On n'avait jamais vu tant d'Etats essayer de se mettre d'accord sur une mauvaise action... A coup sûr, c'était un acte politique d'envergure. »*

Viennent alors selon le cours historique des choses, selon la tragédie du destin d'un pays écrit et négocié, le défrichage, l'installation des comptoirs, les massacres...

Des exactions innommables comme celles des « mains coupées » dans les villages, des mains de travailleurs – les autochtones exploités et leurs enfants – qui, quand ils ne récoltaient pas assez de caoutchouc sauvage dans la forêt, subissaient cette pratique indigne de tortionnaires – monstruosité et inhumanité – que Léon Fiévez, commandant colonial dans la région forestière d'hévéa, a horriblement poursuivie.

Un certain Morton Stanley avait déjà joué un rôle capital, passant en 1878 un marché avec le roi des Belges – le financeur – pour rendre accessible le bassin du Congo :

*« Stanley se met à acheter, à acheter des terres, autant de terres qu'il peut. On n'a jamais vu ça. Il fait signer des tas de papalards à des chefs africains qui n'y comprennent rien. Tenez ! Signez ! C'est pour le grand polichinelle ! Vendez pour trois perles votre terre, et votre force de travail pour cinq rouleaux de calicot ! Et les rois signes, et s'ils ne signent pas, on les zigouille. »*

Le spectacle de Faustin Linyekula se déploie dans une tension grave, selon trois partitions – déclamation du texte de Congo d'Eric Vuillard par l'acteur Moanda Daddy Kamono, chant de la comédienne Pasco Losanganya et danse de Faustin Linyekula.

Le spectacle de Faustin Linyekula se déploie dans une tension grave, selon trois partitions – déclamation du texte de *Congo* d'Eric Vuillard par l'acteur Moanda Daddy Kamono, chant de la comédienne Pasco Losanganya et danse de Faustin Linyekula.

Les trois artistes se réapproprient un imaginaire évocateur, portant et déplaçant, à tour de rôle ou ensemble, et tournant sur le plateau, des sacs de jute – sucre, café...

Les bruits et les sons extérieurs développent l'impression de se tenir dans une plantation d'hévéa, située dans l'ombre, au cœur d'une vaste forêt – matière physique, charnelle et sonore -, et les corps s'imprègnent de cet environnement.

La musique de Franck Moka, créateur sonore de Kisangani, installe la forêt, le fleuve et les bords du fleuve sur le plateau de scène, une matière sensorielle puissante.

Bruits de coupes, bribes de chants, cris de bêtes et d'oiseaux dans les arbres hauts.

Quand chante Pasco Losanganya, les tonalités de l'Afrique s'imposent – voix et rythme – qui imprègnent l'aventure théâtrale, l'élevant à une dimension cosmique.

La chanteuse s'inspire des chants du peuple Mongo au Nord-Ouest du Gabon, dans l'actuelle province de l'Equateur, région où elle est née, lieu des « mains coupées ».

Elle chante et module sa plainte dans la langue originelle – sensations de douleurs lancinante, de souffrance ineffable mais durable, et persistance de colère et de rage.

Moanda Daddy Kamono déclame son texte avec conviction, jouant des silences et des reprises de ce récit des ignominies, restant calme, tranquille, sûr de ses paroles.

Quant au concepteur – chorégraphe et danseur – Faustin Linyekula, il manifeste toutes les tensions que son peuple et son pays originels ont pu receler malgré eux.

Cassures, courbures, mouvements scindés et désarticulés d'un corps en souffrance qui sait mettre au jour les tensions subies, les soumissions imposées, laissant apparaître, comme en guise de survie et de salut, des bras et des mains gracieuses qui se lèvent – les doigts mobiles et légers s'ouvrant comme des fleurs silencieuses.

Une manière de résister à la fatalité, et comme la Nature, ne pas se laisser mourir.

Grâce et puissance du chant, de la musique, de la déclamation et de la danse.

Véronique Hotte

**Festival d'Automne à Paris, Théâtre de la Ville – Les Abbesses**, du 20 au 23 novembre à 20h. Tél. : 01 53 45 17 17 et 01 42 74 22 77.

## Congo de Faustin Linyekula à partir du récit d'Eric Vuillard

Posté dans 21 novembre, 2019 dans critique.

*Congo* de Faustin Linyekula à partir du récit d'Eric Vuillard



A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le capitalisme voit le monde entier comme une ressource à exploiter. L'Afrique, bien que les compagnies négrières aient été les premières firmes du monde moderne, résiste encore à l'appétit des industriels et à «cette ivresse transocéanique d'acheter et de vendre». Grâce à son impénétrabilité, au foisonnement de ses rivières et de ses forêts, à l'aridité de son climat, elle n'a accueilli que peu d'explorateurs.

A l'initiative de Bismarck, l'Allemagne invite donc à Berlin, en 1884, lors d'une grande conférence internationale quatorze pays pour organiser le partage de ces terres réputées n'appartenir à aucun Etat. On sait ce qu'il en advint : outre celles accaparées par la France, l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, le Royaume-Uni et les Pays-Bas,

Léopold II, roi des Belges, s'empara, en son nom propre, d'un territoire immense, le long du fleuve Congo et lui donna le statut d'une entreprise commerciale privée sur laquelle aucun droit de regard international ne s'exercerait.

L'explorateur Morton Stanley, accompagné de ses sbires «armés de fusils et de livres de comptes», inspira tous les coups tordus – exploitation des populations, exactions cruelles, supplices divers – qui permirent d'asseoir l'autorité étrangère sur ce pays et d'en faire passer les richesses directement dans la poche du Roi. Aujourd'hui la République démocratique du Congo, indépendante depuis 1960, porte encore les traces de cette conquête à marche forcée : la localisation des villes, la monoculture du caoutchouc, la mise en coupe réglée des ressources du sous-sol par les compagnies étrangères... Et la mémoire des sévices infligés.

Convoqués pour mettre en espace par la parole, le geste et le son, ce récit d'Eric Vuillard – foisonnant et précis tout à la fois – Pasco Losanganya, Daddy Kamono et Faustin Linyekula prennent en charge dans leur corps, ce qui est nommé «la plus grande chasse au trésor de tous les temps». Le texte, très présent tout au long du spectacle, les a peut-être empêché de déployer un imaginaire plus large. Assujettis à de longs moments d'écoute du récit, par ailleurs un passionnant condensé d'histoire coloniale, les artistes cherchent leur place dans le dispositif scénique. Daddy Kamono (dont a pu mesurer le talent il y a quelques semaines dans le rôle de Iago, sur cette même scène) incarne la voix de l'Histoire avec puissance et précision. L'espace de la danse et du chant devient alors un combat contre la force des mots.

Faustin Linyekula, électrisé par la conscience que le centre de l'espace, c'est le danseur, offre une partition chorégraphique d'une grande densité. Cette plongée dans la chair vive du peuple congolais, lui passe, à proprement parler, à travers le corps. Le récit se laisse donc interrompre par cette transe... malgré tout un peu répétitive.

Pasco Losanganya, offre un moment graphique et politique tout à la fois, quand, devenue corps de l'Afrique, elle lance son cri de détresse (tous les pays conquérants inscrits sur ses membres). Mais ses lamentations, inspirées de chants Mongo de la forêt, n'offrent pas la richesse lyrique qu'on aurait pu espérer.

Le spectacle se met à tourner ainsi un peu sur lui-même, alourdi de gros sacs qu'on déplace de part et d'autre de la scène et n'arrive pas à dépasser ses pré-supposés de départ ni à surprendre par une position qui serait celle, décalée du livre, de Faustin Linyekula. En clôture, des visages d'enfants noirs, projetés en fond de scène, viennent chercher le spectateur par la corde sensible. Mais ces beaux regards graves ne sauraient suffire à nous transporter vers le Congo d'aujourd'hui ni à transcender une partition par trop cahotique. La recherche de Linyekula à Kisangani où il a installé les studios Kabako, se lit dans ses œuvres : il travaille à croiser les énergies du corps, de l'image, de la musique, pour parler du Congo actuel, de ses dérives autoritaires, du gaspillages des richesses et du mépris des intérêts du peuple. Grâce à l'écriture d'Eric Vuillard, il plonge ici dans les archives de la colonisation, pour aborder autrement les malheurs contemporains de la population et peut-être résister à la fatalité. Mais ce *Congo* n'est pas à inscrire dans le répertoire de ses œuvres fortes, personnelles.



A noter cependant, la remarquable partition sonore signée Franck Moka, à la fois abstraite et nourrie des bruits de la forêt, de voix de passants. Elle entraîne l'imaginaire du spectateur et élève la pensée, de l'Histoire vers l'espoir.

Marie-Agnès Sevestre

Dans le cadre du Festival d'automne, jusqu'au 23 novembre, Théâtre des Abbesses-Théâtre de La Ville, 38 rue des Abbesses, Paris (XVIII ème)

Le 22 novembre, rencontre à l'issue de la représentation : *Comment résister à l'insoutenable avec son langage artistique, son histoire et ses sources culturelles?* avec Faustin Linyekula, chorégraphe, Henry Masson, membre du conseil national de la Cimade et président pour la région Ile-de-France et Lydie Mushamalirwa, socio-anthropologue et modératrice.

Le texte est publié aux éditions Actes Sud.

22 novembre 2019

## "Congo", de Faustin Linyekula : aveux, exorcismes

**S'appuyant sur un récit d'Eric Vuillard, le chorégraphe congolais Faustin Linyekula livre une fresque sur la période coloniale à laquelle a été soumis son pays. Sans complaisance, portée par une interprétation incarnée de Moanda Daddy Kamono et Pasco Lokanganya**



Congo

Spectacle de Faustin Linyekula

Texte d'Eric Vuillard

Avec Moanda Daddy Kamono, Faustin Linyekula, Pasco Losanganya

Le chorégraphe congolais Faustin Linyekula a souvent fait de son pays d'origine le centre de ses spectacles (« [Drums and digging](#) » ou « Le cargo » sont tous deux fondés sur un retour au pays). Avec son dernier opus, sobrement intitulé « Congo », il franchit un pas supplémentaire dans ce traitement particulier en s'appuyant sur un [texte dense d'Eric Vuillard](#).

Si la question de la narration est essentielle dans l'univers du chorégraphe, force est de constater qu'ici, elle prend un tour radical, puisque le texte de Vuillard, portant sur l'histoire du Congo, est dit aux trois-quart par le comédien Moanda Daddy Kamono, qu'on a pu admirer en Iago dans la surprenante adaptation d'[Othello](#) par Arnaud Churin. Il livre ici une prestation époustouflante, ne serait-ce que par la difficulté de tenir un texte tout le long de la pièce.

« Congo » peut s'avérer déroutant de prime abord, du fait de cette ampleur littéraire, de la violence historique qu'elle révèle : les étapes successives qui ont conduit à sa création, l'ambition délirante du roi Léopold II, la violence systémique de la période coloniale. Si Linyekula ne s'était pas encore attelé à traiter directement de ce sujet, c'est afin de ne pas s'enfermer dans une mémoire douloureuse où il ne faudrait prendre en compte que l'aspect colonial et les stigmates que cela a pu laisser. Mais le récit d'Eric Vuillard, parsemé de notations distanciées, passant par le filtre modérateur de l'humour sarcastique, lui permet d'aborder ce thème en évitant de s'enfoncer dans la contrition culpabilisante.

« Congo » est tout entier un spectacle au croisement de la danse, du théâtre et de la musique, et ce qui le rend profondément émouvant, c'est la complicité entre les artistes. Avec la présence de Paco Losanganya, comédienne et chanteuse, Linyekula imprime une caution historique supplémentaire au texte, puisqu'elle vient de la région où vit le peuple Mongo, là même où s'est déroulé l'épisode atroce des mains coupées durant la période coloniale. La force de la prestation de Losanganya ne tient pas seulement à ce marqueur réaliste. Avec ces compères, elle offre des moments saisissants, en particulier celui où, sur une estrade, elle enlève son haut avant que Faustin Linyekula ne vienne dessiner, peinture au bout des doigts, les noms des pays qui ont procédé au partage de l'Afrique lors de la conférence de Berlin initiée par Bismarck.



Quand Paco Losanganya évolue ensuite sur l'estrade, elle mime une esclave soumise au regard de maîtres invisibles. Avançant dans la salle, elle entre dans une colère qui la fait poursuivre les deux hommes avec des sacs. La violence le cède ensuite au désespoir et aux larmes, ponctués de paroles dites dans sa langue, sans traduction, manière d'amplifier une solitude. Dans une autre belle séquence, tandis que Daddy Kamono et Losanganya entonnent un dialogue où les mots de l'un trouvent un écho subtil dans la voix de l'autre, Linyekula achève une série de chutes incessantes contre un matelas de sacs pour peindre également son corps avec un seul doigt, le pays principalement mentionné cette fois-ci étant la Belgique de Léopold II (écrit Belgik). Toute la force de ces inscriptions tient au fait qu'ils font du corps le réceptacle principal d'une barbarie, la rendant plus éloquente que le discours le plus savant.

Dans ce « Congo » où il s'agit moins d'invectiver que de refléter des moments sensibles – liés aussi à la distance acerbe du récit d'Eric Vuillard -, Faustin Linyekula occupe l'espace de sa singularité de chorégraphe, mais en incarnant un personnage, le plus souvent silencieux. Il est le passeur de ces mots qui traduisent la barbarie. Au départ, il arpente la scène, lentement, les bras levés, les mains s'agitant en l'air, comme s'il était porteur d'une angoisse, d'une charge historique, que des grimaces, des secousses de la tête, accentuent. Prendre en charge la douleur pour mieux la relayer ou l'exorciser. Rarement la danse de Linyekula aura autant collé à son sujet, tant son expression repose sur une tension du corps, une vivacité des gestes ou chaque mouvement semble répondre à une urgence. Secousses, tremblements, à la base de son esthétique, s'inscrivent ici dans une nécessité dramatique de l'ordre de la conjuration. Entre la parole fluviale de Daddy Kamono et le chant profond de Losanganya, le corps de Faustin Linyekula s'érige en point d'incandescence pour suturer la douleur.

Au [Théâtre de la Ville-Les Abbesses](#), du 20 au 23 novembre



**CONGO : LA LEÇON D'HISTOIRE BOULEVERSANTE DE FAUSTIN LINYEKULA**

Posted by *infernolaredaction* on 10 décembre 2019 · *Laisser un commentaire*



*Lausanne, correspondance.*

**«Congo» d'Erik Vuillard par Faustin Linyekula – au Théâtre de la Ville – Les Abbesses, du 20 au 23 Novembre, dans le cadre du Festival d'Automne – Au Théâtre de Vidy-Lausanne du 27 au 30 novembre 2019.**

Après l'Algérie, la République Démocratique du Congo est le plus grand pays d'Afrique : quatre-vingts fois la Belgique en superficie! En 1884, la conférence internationale de Berlin décida du partage de la région revendiquée par plusieurs états européens. Aucun délégué africain n'y participa. Le roi Leopold II de Belgique reçut la souveraineté à titre personnel de ce qu'il nomma le Congo belge. Au prétexte de lutte contre l'esclavage, son représentant Henry Morton Stanley avait déjà installé des comptoirs et fait signer des contrats aux chefs de tribus. Les clauses indiquaient non seulement l'appartenance du sol au roi Leopold II, mais aussi de la force de travail des habitants.

C'est toute l'histoire tragique du Congo qui nous est contée durant ce spectacle. Faustin Linyekula, danseur et chorégraphe, met en scène le texte d'Erik Vuillard, dit avec puissance par l'acteur Daddy Moanda Kamono. La scénographie est simplement constituée de jeux de lumière, de quelques sacs de jute, de draps blancs et d'un banc. C'est la merveilleuse Pasco Losanganya qui entraîne le public dans l'émotion par ses danses et ses chants traditionnels, tandis que Faustin Linyekula vibre intensément de la douleur communautaire tout au long de la pièce.

Les profits partagés entre les européens se passent en marchandages, comme des achats au souk. Symboliquement, le corps de la comédienne est recouvert des noms des pays solliciteurs tracé à la peinture au doigt blanche. Une narration qui provoque sa colère, parce que, oui, il faut en passer par la rage, et aussi la tristesse pour évoquer l'histoire de ce pays que les européens ont voulu inventer et qu'ils ont violenté.

Sur le mur du fond du plateau, une pirogue glisse le long du fleuve convoité. Tandis que le son des hélicoptères provoque la panique, les villages sont brûlés lorsqu'il n'y a pas assez de main d'oeuvre à ramasser. «*Durant quatre ans le lieutenant Lemaire a fait son affreux petit devoir*». Sous l'égide de l'Association Internationale Africaine, créée en 1876, des atrocités sont commises sur l'ensemble de la population congolaise, dont la terrible affaire des mains coupées. Faustin Linyekula s'écroule et se relève sans cesse, pendant que des portraits d'enfants congolais défilent, puis il trace à plusieurs reprises le mot Belgik sur son corps, comme une meurtrissure.

On ne sort pas indemne de cette leçon d'histoire bouleversante et tragique. Précisément raconté par le beau texte d'Erik Vuillard, traversé d'épisodes sensibles dansés et chantés, ce récit géopolitique est une étape nécessaire sur le chemin d'une meilleure compréhension humanitaire.

**Martine Fehlbaum**

à Lausanne

*Prochaines dates :*

Reims – La Comédie de Reims, du 01 au 02 février 2020

Montpellier – Théâtre La Vignette, du 5 au 6 février 2020

*Photo Agathe Poupeney*